

La chanson acadienne

André Gaulin

Numéro 60, décembre 1985

L'Acadie : littérature et culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50577ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaulin, A. (1985). La chanson acadienne. *Québec français*, (60), 42–44.

La chanson acadienne

andré gaulin

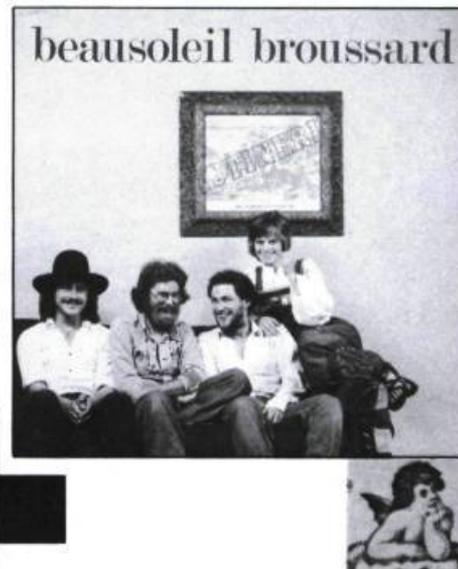
J'ai porté ton chant
Comme un oiseau blessé
J'ai gravé ton nom
Au feu de mes chansons

(Lise Aubut).

Avec la poésie remarquable d'un Herménégilde Chiasson ou d'un Raymond LeBlanc, la chanson acadienne a retenu l'oreille, puis le cœur des étrangers. Étrangers, le sommes-nous vraiment en tant que Québécois, partagés entre une semblable expérience de l'Amérique vécue en français et la ligne de frontières brouillées par l'Histoire ? Dans son beau livre *l'Acadie perdue* (Québec/Amérique, 1978), l'Acadien Michel Roy opte pour la convergence des deux cheminements historiques montrant comment les temps forts de l'Histoire québécoise ont toujours eu leur pendant en Acadie. L'Acadie comme le Québec sont des mots sonores, déclaratoires, dont la consonance sûre cache l'évanescence : « S'il n'y avait jamais eu d'Acadie, hormis seulement la résonance de ce mot extraordinaire pour bercer le chagrin d'une grande déchirure », ose affirmer Roy. L'on croirait entendre certains fragments des « Louanges » de *Mémoire* (Jacques Brault, Grasset, 1968) où le poète québécois évoque la ponctualité de l'heure incertaine, l'agonie si lente du discours. Ce même discours qui a inspiré à Jean-Paul Hautecœur son également beau livre (*l'Acadie du discours*, P.U.L., 1975) dans lequel il cite d'entrée de jeu Raymond LeBlanc : « Gens de mon pays dans l'absence de vous-mêmes ». Le préfacier Pierre Perrault a lu ce livre « cruel, lucide, implacable » et s'insurge : « Un peuple se dit acadien et se retranche dans cette géographie de l'âme : le dis-

cours. [...] Je prétends exaspérer en moi le sentiment de l'obstacle qui est la seule explication valable de mon insignifiance en terre d'Amérique. » Là aussi on croirait entendre le chevalier de Lorimier (ceux qui marchent sa rue savent-ils qui il était comme les Québecquois qui prononcent Salaberry à l'anglaise ?) de la lettre/testament : « Notre malheur est dans l'irréussite ».

Pourquoi un tel préambule ? Peut-être parce qu'il est trop facile de parler de la chanson acadienne en termes élogieux et d'invertir son sens. Ainsi l'on a pu folkloriser récemment la chanson « Paquetville » (après son passage en France), chanson d'une certaine réussite, du moins dans l'esprit de la parolière, Lise Aubut : « T'es pas aussi belle que Kouchibougouak/Tu peux ben dormir tranquille/Remercie le ciel tu s'ras pas un parc [...] Tes enfants reviennent au lieu d's'en aller/Tu peux bien dormir tranquille ». Cela soulève le sens même de la chanson acadienne. À ce titre, Édith Butler reste exemplaire. L'un de ses premiers microsillons s'intitule *Avant d'être dépaycée*. Le titre est inspiré de la chanson éponyme de Daniel Deschenes dont la volonté politique est manifeste. C'est là un texte semblable à la « Lettre de Tit-cul Lachance à son sous-ministre » (chanson de Gilles Vigneault) à la différence près que c'est un autre niveau de gouvernement qui est visé. Cette volonté de vivre debout arrache enfin à la complainte historique séculaire. Pour se rendre compte de l'importance de ce mode sonore en mineur, on peut jeter un coup d'œil sur les textes anciens du livre *Acadie/Expérience* (Parti pris, 1977). Les



auteurs du choix anthologique s'expliquent d'ailleurs fort bien de cette démarche : « opter pour la vie contre la mort ».

Édith Butler

Ce qui frappe donc chez Édith Butler, c'est l'utilisation joyeuse et militante du folklore, un folklore qui reprend son mordant comme l'émouvante Eugénie Melanson du poème d'Herménégilde Chiasson. Qu'on écoute par exemple la « Maria Caissie » dont la gaieté folle (franche dirait Nelligan, synonyme ici de française) emprunte l'envers de l'ancienne tristesse historique. Davantage. Ce folklore est une respiration intérieure, un langage jamais interrompu, un turlutage de la vie, un « Nounage » qui s'associe la harpe et le dulcimer un peu comme le groupe Beausoleil Broussard a si finement combiné un menuet de Jacques Hotteterre (vers 1700) et « le reel des deux classes ». Plus encore, ce folklore se poursuit. Sous ses mots apparemment innocents, « le Grain de mil » de Butler n'est pas mort et pousse encore son combat : « Nos amants sont en guerre/ils combattent pour nous/S'ils gagnent la bataille/Ils auront nos amours ». Comme dans « le Beau Voyage » de Claude Gauthier (« Je suis Québec mort ou vivant »), la dignité humaine reste l'enjeu fondamental car le texte ajoute : « Qu'ils perdent ou qu'ils gagnent/Ils resteront toujours ». Ainsi la tradition musicale ancienne appartient encore au devenir collectif en résurgence, ce qui surprend heureusement, et sans qu'il sache toujours pourquoi, un public européen.

Columbia
Stereo
FS-90150

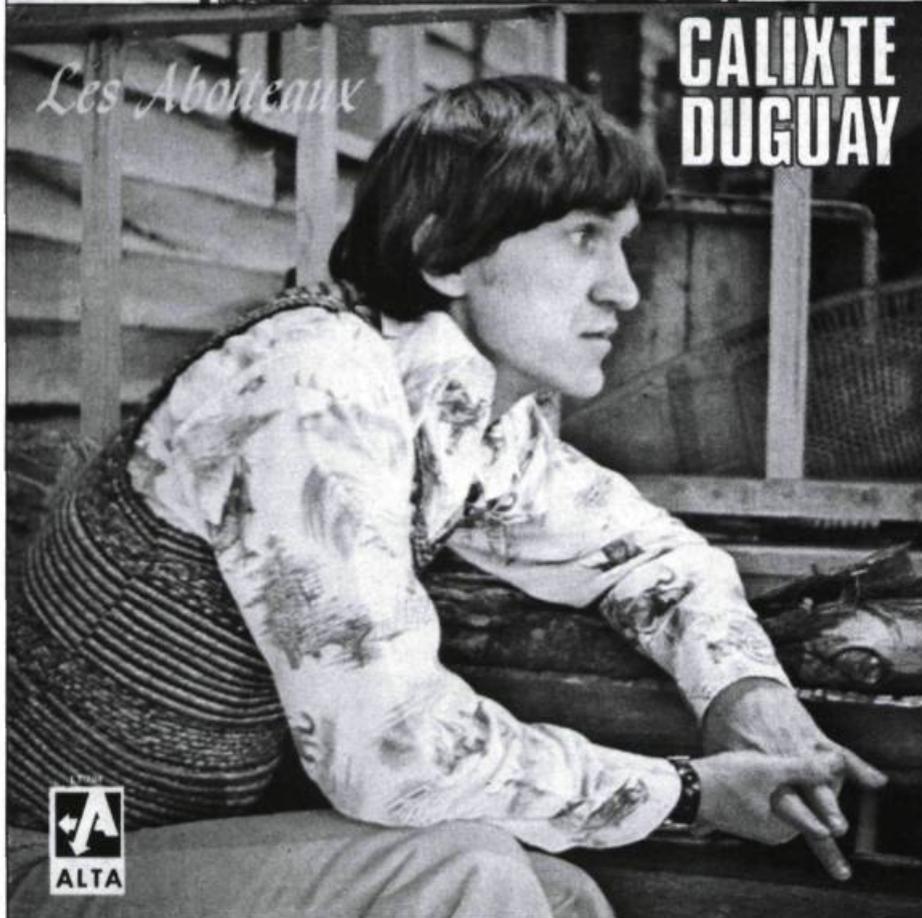
EDITH BUTLER

AVANT D'ÊTRE DÉPAYSÉE



Les Aboiteaux

CALIXTE DUGUAY



ALTA

Bien sûr, Édith Butler ne fait pas qu'interpréter le folklore. Elle a mis en musique avec bonheur de beaux textes de chansons, entre autres ceux de Lise Aubut, de Daniel Deschesnes, de Jean-Claude Dupont. De cette façon, sa chanson acadienne chante un espace et un imaginaire siens. Plus qu'un pays, insaisissable, ce sont des régions et des gens qu'elle célèbre. Ainsi on peut souligner le thème de la mer, cette Acadie flottante. « Tu regardes la mer » (Daniel Deschesnes) illustre bien cette distanciation du texte chansonnier d'avec son peuple destinataire. La mer, quand elle n'est pas le lieu difficile de la pêche et de la vie courante des hommes, devient l'ailleurs vers lequel on ne va jamais, prisonnier qu'on est de son indécision de partir. De même, le « Comment ça va ? » de Lise Aubut reste une chanson étonnamment humaine, à la fois adaptée au pays natal et au passage du temps qui change et insécurise. C'est l'équivalent de « Enquête » de Clémence DesRochers.

La référence constante à l'exemple québécois pourra agacer l'Acadien acadianisant. Pourtant, ce n'est pas là colonialisme culturel mais description et interpénétration de trajectoires semblables, voire homogènes, l'une et l'autre naissant et se développant malgré les mêmes contraintes. On peut noter, dans l'exemple de la chanson québécoise comme de la chanson acadienne, un pareil retour au folklore, un retour vivificateur à un cru français d'origine. À partir de là, les deux chansons évolueront selon leur temps et leur espace propres. Ainsi, dans la tradition acadienne, la déportation reste toujours en arrière-plan. Le groupe Beausoleil Broussard s'en inspire jusque dans son nom. Il s'agit d'inverser l'histoire et de faire la « Mutinerie » (titre d'un de leurs microsillons). On peut penser aussi au groupe « 1755 ».

Calixte Duguay

Ce sera aussi le cheminement d'un Calixte Duguay, l'un des plus complets chansonniers acadiens. De lui, il faut souligner à la fois la qualité du texte souvent soulevé par la poésie et la beauté de la musique et des accompagnements. « Les Aboiteaux », titre d'une chanson et de son premier microsillon, évoque le « pays égaré/En terre d'Amérique » qui a beaucoup souffert. Le chansonnier s'inspire de l'Histoire (« Louis Mailloux ») mais peut-être plus encore du quotidien acadien. Comme chez Vigneault, il y a au fond de sa musique, dans son atmosphère même, quelque chose de l'espace du pays, une certaine mélancolie avec



Georges Langford

De même, Georges Langford est aussi un chansonnier acadien vivant aux Îles-de-la-Madeleine, territoire québécois, pourtant le territoire resté le plus typiquement acadien. Là, les Acadiens y ont été, et pour ainsi dire seuls (ils ont bien été délogés de l'Île d'Entrée comme le soulignait Marie-Victorin dans les *Croquis laurentiens*, entendant encore « la langue de leurs bourreaux »), chez eux plus que nulle part ailleurs. La chanson de Langford, comme celle d'Angèle Arsenault, reste souvent collée à la vie (« le 15 mai »). Tex lui a même soustrait sa chanson à succès « le Frigidaire ». Mais cette pièce évoque aussi la vie traditionnelle des Îles, son paysage sauvage et doux, son anarchique architecture (« Du fond du bassin », « le Tour des maisons », « Claire de dune »). Sur une musique légèrement *country*, imprégnée du mobile paysage de l'immobile, Georges Langford emprunte au folklore et à l'espace. Une chanson restée proche de la tradition orale et qui même la continue. À ce titre, la chanson « le Tour des maisons » reste significative de la manière de Langford, imprégnée d'une nostalgique mémoire.

Voilà un peu quelques traits et visages de la musique acadienne, une chanson liée à sa condition historique en Amérique. Comme la chanson québécoise. Leur essor à venir dépend beaucoup du sort historique de ces deux peuples issus de France. Toute chanson nationale chante à partir d'un groupe humain qui a mains et pieds liés avec un paysage. Comme le crie Zacharie Richard, de la Cajunie, avec des accents de muezzin : « Réveille ». Mais ce cri semble malvenu devant ce que Vadeboncoeur appelle le « génocide en douce ». De ce temps-là, il vaut mieux croire que le Canada nous est une terre d'accueil. À chacun d'en juger, en attendant un nouveau consensus sans vindicte. Ce qui n'exclut pas, du reste, ce que Chamberland appelait « le devoir de la colère ».

pourtant un air d'aller plus loin (« Ma rivière » par exemple). Comme chez Vigneault aussi, il y a quelque chose du plain-chant (et Dieu sait si la jeune poésie acadienne est violente souvent envers la religion comme si celle-ci l'occultait encore vivement) où l'on croirait entendre parfois le rythme grégorien comme dans « Retour à Richibouctou » (qui donne aussi son nom au deuxième microsillon). Fidèle au vécu des siens, Duguay emprunte souvent les décors de la mer qui prend, comme chez Butler, des valeurs diverses.

À ce titre, son troisième microsillon marque une évolution quand le chansonnier fait dire au « vieux roi de son pays » : « Je n'ai plus peur du silence de la mer / Il s'est brisé sous le dernier coup de l'hiver / Je n'ai plus peur / Place au bonheur » (« Le Silence de la mer »). Mais le chansonnier, lui, vit à Montréal, — comme Édith Butler et Antonine Maillet, — et pose ainsi la question de la permanence de son pays. Son troisième microsillon (*Québec français* lui a consacré toute une chronique du disque dans son numéro 56), qui continue d'imposer l'originalité et la qualité du chansonnier, semble plus épouser une problématique québécoise de l'après-référendum. Le poète s'est tourné vers la domesticité (le titre lui-même le dit : « Rien que pour

toi ») et le recommencement de nouveaux consensus (« Y aurait-il quelqu'un ? »). Le voilà pris dans la concurrence du genre (« Chanteur à la mode ») et les problèmes cruels du monde urbain (« l'Aut' Bord du lac »). Tourné vers la famille, ce monde aussi recommencé (« Pour l'enfant qui grandit », « Rien que pour toi ») et vers la vie qui nous change plus qu'on ne peut la changer !

Angèle Arsenault

Parler de la chanson acadienne, c'est tenter en un sens de définir l'Acadie. Ainsi l'on dira qu'Angèle Arsenault est une chansonniers acadienne de l'Île-du-Prince-Édouard. Qu'y a-t-il d'acadien alors chez cette auteure ? Son humour ? Son sens gentil de l'absurde ? En fait, Angèle Arsenault apparaît plus comme celle qui parle de la vie quotidienne, interrogeant des attitudes sociales et manifestant souvent la situation colonisée de la femme (« Maman Maman », « Bois ton café »). « J'aime mieux rester dans ma cuisine », un de ses succès importants, n'affirme pas la femme soumise comme on pourrait le croire d'abord, mais la médiocrité ennuyante de la culture populaire des hommes.